

Cyparis

Les cris se sont tus, et mon corps brûle...

Pas de soleil ce matin pour me tirer de ma torpeur. Ce que je vois du ciel est noir comme de la cendre. La cour est silencieuse, tout semble encore endormi. Quelle heure peut-il être ? Je voudrais me lever mais mon corps est douloureux. Chaque nuit, la pierre humide me froisse comme un vieux chiffon. Quel jour sommes-nous aujourd'hui ? Je fouille dans ma mémoire à la recherche d'un souvenir. Les filles qui dansent, leurs madras colorés, l'alcool. Le temps passe vite. Nous sommes mardi, le 6 mai 1902 et je suis enfermé dans un cachot.

J'entends les pas du gardien dehors. En m'accrochant aux pierres, j'arrive à me hisser. La fenêtre est au-dessus de la porte, petite et étroite. A travers les barreaux, je vois son ombre qui se déplace. Il n'est pas seul, le pas chaloupé de Christine chante à mon oreille. Bientôt sa voix m'enivre comme un bon vieux rhum du Prêcheur. Ah gentille Christine, tu viens prendre de mes nouvelles ? Je n'aurais pas dû te suivre à la fête ! Tu vois où ils m'ont mis maintenant ? Je ne peux même pas te dire un mot, je préfère éviter le bâton. Elle parle du temps. Les nuages lourds enveloppent le ciel ces derniers jours. Aujourd'hui, ils sont plus bas que d'habitude. L'air est poussiéreux. Christine dit que ça salit tout. Et puis il y a autre chose, l'usine Guérin a été détruite. C'est le petit Pierre-Jean qui raconte ça. Il paraît que c'est la Rivière Blanche qui a tout emporté.

Christine est repartie. Le gardien a apporté ma ration : des bananes vertes bouillies avec du fruit à pain et des lentilles. Je reste couché sur le sol de ma cellule. La pierre est froide mais c'est agréable. Une fine mousse se faufile entre les cailloux, un cafard court sur le mur, il y a de la vie dans le cachot. J'ai posé ma tête dans la lumière grise de la fenêtre. Je ne vois que le ciel sombre et quelques branches, mais j'imagine la ville. C'est un jour de semaine, la vie palpite. Les bateaux du port s'agitent. Si j'étais dehors, je serais sans doute sur les quais à décharger les poissons. Je pense à Christine qui doit faire son marché. En ce moment, c'est la saison des goyaves et des pommes d'eau. Si l'air était plus léger, peut-être que je pourrais sentir le doux parfum des distilleries, mais aujourd'hui, on ne respire que de la poussière.

Je repense à l'usine Guérin, que s'est-il passé ? La Rivière Blanche est calme en cette saison, les pluies et les cyclones n'arrivent pas avant juin. Et puis je l'ai déjà vue l'usine, elle est solide. J'ai mon ami François qui y travaille, il en est fier. Est-ce qu'il va bien ? Christine n'était pas sûre. Peut-être qu'elle se trompe. C'est le petit Pierre-Jean qui a dû exagérer. Quand est-ce que cela s'est passé ? Qu'a dit Christine ? Si c'était dimanche, l'usine devait être vide. Mais si c'était hier, alors François travaillait. Demain, elle reviendra sûrement, je lui demanderai, et tant pis pour les coups du gardien.

Entre les barreaux de la fenêtre, s'engouffre la fumée.

Le soir tombe vite à Saint-Pierre. Il n'est que cinq heures et déjà le ciel est rouge. A cette heure-là, le travail se termine. Quand j'aide aux champs, j'aime bien passer par la rivière avec les gars. Dans la moiteur de la forêt, on se plonge dans l'eau pour se laver de la terre. Et puis on rentre en essayant de devancer la nuit. Dans les rues du Prêcheur, on boit un premier punch. Avec un peu de chance, c'est soir de fête, alors on danse. Les filles sont là aussi, et la biguine s'envole jusqu'à Grand Rivière. Souvent, c'est Lucien qui chante. Il a une voix forte et il tire la grimace pour imiter monsieur Laurent, le vieux béké. Moi je tape au tambour et je danse aussi. Christine, elle, bouge comme une diablesse qu'on aurait piquée avec un crucifix. Moi, je ne la lâche pas des yeux et j'essaie de suivre son pas. Parfois sa robe se lève comme

un petit oiseau et elle fait des yeux de colibri effarouché. Mais c'est quand elle joue à la Miss Sissi et qu'elle prend des grands airs qu'on rigole le plus. La nuit est tombée maintenant. Ici, il fait toujours chaud, même le soir. Enroulé dans un bout de drap, je m'étends par terre et j'essaie de dormir.

« Martiniquais! Zot modi, Zot fait l'évêque à Zot dansé en carnaval! »¹

Les premiers rayons de soleil traversent doucement les barreaux. Je me réveille, j'ai un peu faim. Je suis en forme aujourd'hui, je sais que c'est bientôt fini. Dans deux jours je pourrai sortir. J'irai voir ma mère au Prêcheur pour lui dire que je vais bien mais je pense qu'après je reviendrai par ici. A Saint-Pierre, il y a du travail et Christine m'a dit qu'elle allait s'installer chez sa tante. Si je me trouve une bonne place sur le port, je la verrai tous les jours. Le vieux Joseph me donnera bien quelque chose. Il a même trouvé pour Célestin ! Pourtant, c'est bien connu que celui-là, il est aussi malin qu'une goyave. Moi je suis fort et je n'ai pas peur du travail. Je peux porter des caisses ou nettoyer les cales. Je peux même pêcher.

Le jour est un peu plus avancé maintenant, mais Christine n'est pas venue. En m'accrochant aux barreaux j'ai tout de même entendu les gardiens chuchoter entre eux. Certains sont inquiets. Ils disent que les rivières ont débordé cette nuit. Ils disent qu'il faut partir. Cependant, le gouverneur, lui, est resté. S'il est resté, c'est qu'il n'y a pas de danger ? Sinon, il aurait amené sa femme et sa famille jusqu'à Fort-de-France. Je ne lui ai jamais fait trop confiance à celui-là, mais bon, pour sauver sa peau, il est doué. Je ne sais pas trop ce que je dois croire. C'est vrai que la montagne fume depuis quelque temps. C'est elle qui nous envoie toute cette cendre. Sans compter le soufre qui pue l'œuf pourri. Et puis, il y a les rivières, un jour sèches, le lendemain elles débordent. C'est peut-être ça qui a détruit l'usine. Moi, de toute façon, je dois rester là. Mais je m'inquiète surtout pour ma mère. Le Prêcheur est juste sous la montagne, à Saint-Pierre, elle serait peut être plus à l'abri.

Je ne suis pas du genre à m'inquiéter trop longtemps. En réalité, je n'arrive pas à croire que la montagne va nous tomber dessus. Ça va fumer encore un peu, et puis, ça va s'arrêter. Le gardien est venu, il m'a amené la nourriture. Aujourd'hui, il n'y a que du fruit à pain, ni bananes vertes, ni lentilles. Quand je goûte ce que j'ai dans ma jatte et que je repense aux plats de ma mère, je me dis que ça ne peut pas être le même fruit à pain ! Si, au moins, j'avais un peu de rhum pour aller avec, mais il n'y a que de l'eau. Heureusement, j'ai faim, sinon je ne mangerais jamais ça. Je bois l'eau mais je rêve que c'est du punch du Prêcheur, celui qu'on pique à la distillerie et qui nous réchauffe le ventre. Je repense à Ernest, et je me dis que je regrette bien de lui avoir donné un coup de coutelas. Je ne suis pas fait pour être en prison, je me retrouve toujours au fond du cachot. Il ne doit même plus avoir de cicatrice...

A présent Cypris, ta peau ressemble à celle d'un crocodile.

Je n'aime vraiment pas être enfermé. Heureusement, il y a la fenêtre, sinon, je serais déjà mort. Elle donne un peu d'air, même s'il est plein de cendres et qu'il pue l'œuf pourri. La lumière la traverse même si, souvent, ce n'est qu'une pâle lueur. La puanteur, dehors aussi, on la sent. Et la lumière est toujours tachée de cendre quand elle dépasse le cachot. Quand il pleut, je passe la main à travers les barreaux pour sentir l'eau sur ma peau. Ici, la pluie est tiède comme l'eau d'un bain. Je rêve que je mange un poisson grillé, un bon gros poisson rouge comme j'en attrape parfois. J'ai l'impression que je le rêve si fort qu'on doit sentir son fumet s'échapper du cachot. Alors le gardien se demande comment je fais pour avoir du poisson au fond de mon trou. Et moi je crie par la fenêtre que c'est mon rêve qui s'envole au

¹ « Martiniquais, vous êtes maudis, vous avez fait danser un homme déguisé en évêque au carnaval ! »

dehors. Mais il ne faut pas que j'y pense trop fort sinon je vais parler pour de vrai et me recevoir des coups de bâtons.

Les bateaux de la rade ne furent pas épargnés.

Je me suis endormi sans y penser. Au matin, comme chaque jour, Saint-Pierre était là, de l'autre côté. Une nouvelle journée allait commencer. Seulement ce jour-là, tout s'est passé très vite. Bien sûr je n'ai rien compris. D'abord, il y a eu ce bruit assourdissant, tellement fort qu'il faisait trembler les murs. J'ai crié. Puis je les ai entendus. J'ai cru que c'étaient les démons de l'enfer qui arrivaient. On aurait dit des damnés. Ce n'étaient pas des cris comme quand on se casse une jambe ou un bras. C'étaient des écorchés vifs. J'ai eu peur. Après il y a eu le silence. Et là, je ne pouvais plus bouger. J'ai pensé que c'était terminé, mais la fumée est entrée. Elle était plus noire que le charbon, elle se faufilait à travers les barreaux. Elle ne me touchait pas encore que déjà je sentais sa brûlure sur ma peau. Je ne pouvais pas l'éviter, elle me grillait comme un calamar. Je rampais sur le sol pour retrouver de l'air, c'était du feu qui pénétrait mes poumons. Je n'avais plus de force mais je n'arrêtais pas de bouger. Car tout était brûlure, tout était tison ardent.

Non, je ne suis pas mort. Tout est noir maintenant, la cendre est partout. Combien de temps cela a-t-il duré ? Tout semble terminé. Il n'y a plus de cris. Le silence est tellement lourd que j'ose à peine le briser. Mais quand je hurle, personne ne répond. Où est le gardien ? Est-il mort ? Qui est encore vivant ? Le tremblement de terre a dû détruire des maisons, elles se sont écroulées sur les habitants. Et puis, il y a eu la fumée... Je repense à Saint-Pierre, à ses rues, à ses rires de filles sur le marché. Que reste-t-il de la ville ? Je sens les larmes couler sur mes joues, elles sont couvertes de suie.

J'ai mal, ma peau saigne par endroits. Tout brûle. J'aimerais voir mon visage. Je voudrais le tremper dans l'eau. J'ai peur. Il faut que je sorte. La porte est en bois, mais elle n'a pas brûlé. Elle est encore trop massive pour que je puisse la briser. La fenêtre est trop petite, et il y a les barreaux, je suis coincé. La journée se passe et personne ne vient. La nuit tombe, je m'endors.

C'est la soif qui me réveille. Heureusement, il pleut ce matin. Je peux boire la pluie qui suinte sous la fenêtre. Mais j'ai faim. Hier, je n'ai pas mangé. Et aujourd'hui, il me semble clair que je n'aurai pas ma ration. Je regrette le fruit à pain de la dernière fois. Je crie encore, mais qui m'entendra ? Ce n'est plus le silence maintenant. On entend à nouveau les cigales. Un lézard file entre deux pierres. Enfant, je les pourchassais, aujourd'hui, je le regarde, lui aussi a survécu. La journée se termine, personne n'est venu à la prison, je reste coincé. Combien de temps cela va-t-il durer ? Où sont les autres survivants ? Je voudrais savoir ce qu'est devenue la ville.

Au matin, je suis toujours seul. De ma fenêtre, je ne vois rien. Le ciel reste gris, il a plu des cendres et des pierres. Parfois, c'est de la pluie, alors je la bois. Quand je vois le soleil, cela me rassure, car je sais que je ne suis pas en enfer. Je crois maintenant que je vais mourir. Je reste tapi contre la pierre, personne ne viendra jamais. J'ai de plus en plus faim et la pluie n'étanche pas ma soif. Mes brûlures me font souffrir, et plus j'attends, plus j'ai peur de sortir. Je suis un oublié dans une ville morte, je voudrais que Saint-Pierre vive encore.

Le soleil était déjà haut quand j'ai entendu les pas. Non, je ne me trompais pas, des hommes venaient ! Bien sûr, j'ai crié. J'ai d'abord cru que ma voix resterait coincée, mais elle est sortie, forte et douloureuse. Ils m'ont entendu, ils sont arrivés. Ils étaient plusieurs, ils ont réussi à briser la porte. Je me suis retrouvé dehors. Ils m'ont parlé mais je ne comprenais pas tout. Maintenant, je sais. Je suis Cyparis et je suis le seul à avoir survécu à la mort de Saint-Pierre.